

ROSE DES VENTS

« GANGS OF NEW YORK »

Platitudes sanglantes

De nombreux cinéphiles attirés par les critiques élogieuses du dernier opus de Martin Scorsese, *Gangs of New York*, se sont précipités dans les salles. Ce long film serait l'aboutissement de l'art cinématographique de l'Américano-Sicilien.

Il éclairerait d'un jour nouveau un moment de l'histoire américaine, et de l'histoire de New York, du milieu du XIX^e siècle, lorsque cette société transite, du monde agricole et marchand vers le monde industriel capitaliste, sur fond d'immigrations de masse et de guerre entre États esclavagistes et antiesclavagistes.

Or, contrairement à ce que disent les critiques de cinéma, répétant les propos de Scorsese et, probablement, ceux du dossier de presse qui a accompagné le lancement du film (ils disent en effet tous à peu près la même chose), cette période est bien connue par les historiens des États-Unis et de l'immigration américaine. Quelques années après, le grand photographe J. Riis en produira des clichés, devenus classiques, dont pas mal d'images du film de Scorsese semblent d'ailleurs s'inspirer.

Ce film pourrait peindre cette nouvelle société américaine en train de se faire. Elle voit grandir les privilégiés d'une bourgeoisie enrichie. Elle voit aussi un prolétariat immigré plongé dans le dénuement et la lutte pour la survie, ainsi que l'affrontement armé et idéologique autour de la question noire. Elle se bâtit également par les élans mystico-religieux d'une classe moyenne, toujours inspirée par l'esprit des pèlerins du *Mayflower*, qui alimente avec ambivalence l'aventure de la conquête américaine. Elle se fait par la montée lente et contradictoire du mouvement ouvrier américain. Elle voit surgir en force le mouvement nativiste et son « racisme petit blanc », contre l'immigration et au nom de la préservation de l'identité des Wasps (White Anglo-Saxon Protestants), qui débouchera ensuite dans le racisme antinoir du Ku Klux Klan. Tout juste ce que A. de Tocqueville n'avait pas pu voir lors de son voyage en Amérique, quelques années auparavant, et qui fait de sa *Démocratie en Amérique* un exercice sur une société qui, assez vite, n'a plus existé. Il s'agit d'un tournant majeur de l'histoire américaine, fondateur de l'histoire urbaine et de l'histoire tout court de ce pays.

De toute cette complexité sociale et culturelle, il n'y a, pour Scorsese que quelques images caricaturales, une révolte réprimée dans le sang et surtout les bandes qui s'affrontent

dans le bas de Manhattan. Elles ne s'affrontent pas. Elles se massacrent et se lardent. Ce film, coté avec trois et quatre étoiles par les critiques de cinéma, est fait de deux heures cinquante de tueries, exécutées par tous les moyens possibles : couteaux et coutelas, haches et hachettes, chaînes et massues. Le tout est immergé dans des tonnes de ketchup. Avec l'usage facile de la caméra rapprochée, pour que ça fasse plus vrai que nature et qu'on puisse bien voir le sang qui pisse et les visages tordus par la douleur. En recourant souvent aux effets faciles d'élargissement du champ visuel, pour bien montrer que le détail sordide s'étend à tout New York, reconstruit à Cinecittà pour une centaine de millions de dollars.

Pour combler le vide du tout, les effets on ne peut plus faciles se multiplient. Un chef de gang qui adore massacrer les gens est boucher de profession. Il adore découper les porcs, qu'il dit être les plus semblables aux hommes. Ils lui servent d'ailleurs de cobayes pour apprendre à mieux poignarder les gens, en les tuant, à petit feu, avec souffrance ou lent épuisement. Les soldats sont embarqués avec plus ou moins de tromperie vers le front en même temps que des cercueils sont déchargés. Un combat se déroule dans une église où l'on découvre un grand christ et un cadavre qui est exposé ensuite sur la place, crucifié. Les professionnels clean que sont Leonardo DiCaprio et Cameron Diaz se montrent leurs cicatrices respectives : elles symbolisent leur passion déchirée. Les chefs de gang prient Dieu de les soutenir dans la bagarre en même temps que les bourgeois remercient Dieu de ses bienfaits devant une table somptueuse. Et

tous disent « Amen » en même temps.

Les critiques de cinéma pourront broder sur la stylisation du film. C'est pourtant la platitude totale. Ce pourrait être une pitrerie. Et on pourrait ricaner de ces critiques qui se sont fait séduire, tromper par ce film au budget faramineux et par le ramdam fait autour de son lancement, nécessaire à sa rentabilisation, avec apparition rapide des vedettes à la clé, stars qui n'ont rien à dire mais font courir les journalistes.

Mais le problème est que la culture cinématographique et la culture tout court de Scorsese, poussée à bout dans ce film, font que le spectateur est immergé dans la haine, l'amoralisme, la violence et le sang. Scorsese passe pour tenir un discours critique. Il dénoncerait ce sang et cette violence. Le problème est qu'il est fasciné par le sang et par la violence, même s'il en est désespéré. Le problème est aussi qu'il s'agit ici de la seule catégorie de confrontation politique possible : battre les autres qui ne sont pas les miens, les massacrer, parce qu'ils sont, eux, la cause de ma peur. C'est une thématique courante de ses films. C'est le bain culturel dans lequel la mafia de sa Sicile d'origine est immergée. C'est la culture du « familisme amoral », comme l'avait qualifiée le sociologue américain Banfield. Il y a les miens, c'est la seule morale. Pour les défendre ou simplement garder le pouvoir, tout est permis.

Et ce ne sont pas les mièvres propos finaux du film, avec vues sur tombes, qui y changeront quelque chose. D'autant qu'ils sont tenus sur un fond de New York, du Big

ROSE DES VENTS

Apple qui grandit du petit village du XIX^e aux Twin Towers. La fascination pour le village sicilien devient chez Scorsese la fascination pour le village de Manhattan. On passe ainsi d'un village nécessairement violent et sans espoir à un autre...

On pourrait rétorquer qu'il s'agit d'une lecture au premier degré du film. Qu'il faut le lire à d'autres niveaux, comme un passage aux rayons X de l'Amérique et de la barbarie qui y couve. Certes, mais pour le lire ainsi, il faut sortir du film de Scorsese, lui rajouter du sens, en partant de l'idée qu'il est impossible que le grand maître et cent millions de dollars pensent de manière aussi horriblement plate.

Avec un tel film, la seule issue possible est, Scorsese en tête et quoi qu'on en dise, de débarquer en Irak, de punir le mal, ceux dont j'ai peur parce qu'il ne sont pas « miens », parce qu'ils ne font pas allégeance aux chefs qui se sont imposés dans mon gang, parce qu'ils bravent le

contrôle du territoire de ma bande. Ce film dénonce peut-être, mais il dit en même temps que ce qu'il dénonce est la seule issue possible. Et il n'est pas une critique de cette issue. Il légitime, dans l'horreur présentée comme inévitable, les gangs des Plug Uglies, des Daybeak Boys ou des Dead Rabbits.

Pas un mot de tout cela chez les critiques de cinéma. L'esthétisme, l'honneur peut-être d'avoir vu de près le grand Scorsese, la biographie et la filmographie du grand maître semblent être leur seul intérêt.

Comme premier effet de ce film, je me sens l'envie de les défier au combat d'un débat, eux le gang des critiques de cinéma avec à leur tête le chef diffuseur et leur Chef Marty. Moi et mon gang de spectateurs. Que le combat soit égal, et non pas un ajout à ce texte qui le boucle et le commente, sans suite. Sinon la vengeance de ma bande sera sanglante.

Felice Dassetto